



Photo G. L. Manuel Freres

JEAN CHARCOT
1867-1936

MESSAGE DE M. L. GERMAIN,
Directeur du Muséum national d'Histoire Naturelle.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,
MESSIEURS LES MINISTRES,
MESDAMES,
MESSIEURS,

J'apporte l'hommage ému du Muséum National d'Histoire Naturelle, à notre illustre collègue et ami, le Docteur Jean CHARCOT, à ses dévoués collaborateurs, aux vaillants marins du *Pourquoi-Pas ?* tragiquement disparus dans les mers tumultueuses d'Islande.

Reportons-nous à plus de trente années en arrière. Nous sommes au laboratoire de Malacologie du Muséum. CHARCOT, jeune et savant médecin déjà familier des choses de la mer, prépare sa première expédition antarctique. Après bien des démarches et des efforts, il obtient un navire de faible tonnage, *Le Français*, long seulement de 35 mètres. Il groupe autour de lui toute une pléiade de jeunes savants. Et c'est le départ vers les mers inhospitalières de l'extrême Sud. Un hivernage dans les glaces, deux années — de 1903 à 1905 — de navigation périlleuse et difficile, et c'est le retour, le retour triomphal.

Nous voici à nouveau au laboratoire de Malacologie du Muséum où ont été centralisés les documents recueillis au cours de la mission. Il faut trier les matériaux, les répartir entre les spécialistes qui les étudieront à loisir dans le silence du cabinet. Mais déjà, CHARCOT songe à une seconde expédition, plus ample, plus longuement préparée et surtout mieux outillée. Avec le succès, les concours sont venus et aussi les appuis financiers. Le rêve de CHARCOT va se réaliser : un navire spécialement équipé pour la dangereuse navigation dans les mers polaires. Avec quel enthousiasme, quelle foi dans l'avenir ; avec quelle joie, j'oserai dire quel amour, CHARCOT surveille la construction de ce *Pourquoi-Pas ?* qui devait fournir une si glorieuse carrière.

Maintenant, tout est prêt. Le 15 août 1908, CHARCOT et ses fidèles compagnons de la première heure s'embarquent. Le *Pourquoi-Pas ?* s'élançait vers les immensités désertes et désolées qui, au delà du Cap Horn, s'étendent à l'infini vers le pôle Sud. Plus de deux années

d'exploration, et c'est le retour, un retour plus triomphal que le premier. Rappelons notre émotion, au Havre, au moment de l'arrivée de la mission ; notre joie de revoir nos amis après une si longue absence ; et aussi notre fierté devant une réussite dépassant toutes les espérances. Quelle moisson inespérée : découverte de côtes et de terres nouvelles ; multiples observations de météorologie, de physique du globe et de biologie ; immenses collections d'histoire naturelle.

Désormais, CHARCOT est célèbre ; il prend rang parmi les plus grands explorateurs polaires des temps modernes.

La tâche de CHARCOT est terminée. Celle du Muséum commence. Il faut mettre en œuvre tous ces documents, publier les résultats scientifiques de l'expédition. Bientôt, sous l'active impulsion de mon si regretté Maître et ami, le Professeur Louis JOUBIN, les premiers fascicules paraissent. Vingt volumes, groupant plus de cent mémoires, attestent éloquemment l'exceptionnelle importance des découvertes des deux missions antarctiques françaises.

Puis c'est la Grande Guerre. Il ne m'appartient pas de dire la conduite héroïque de CHARCOT, les services éminents qu'il rendit à la défense nationale.

Après la tourmente, la collaboration de CHARCOT avec le Muséum se fait plus étroite encore. Le *Pourquoi-Pas ?* est devenu propriété du Muséum. Un laboratoire est créé ; CHARCOT en est l'éminent directeur et son activité va maintenant se porter vers l'exploration méthodique des mers boréales. Chaque année, le *Pourquoi-Pas ?* ayant à son bord CHARCOT, accompagné de jeunes savants de la Sorbonne et du Muséum, sillonne les mers nordiques, des Feroë à l'Islande, de l'Islande au Groënland. Sur cet immense parcours sont multipliés les sondages, les observations météorologiques et hydrographiques, les prises d'échantillons, les pêches planctoniques. Les documents s'accumulent ; les découvertes s'ajoutent aux découvertes, bien des faits nouveaux sont mis en lumière ; d'autres sont encore à l'étude.

Ce que furent ces croisières ? Un jeune savant de la Sorbonne, compagnon fidèle de CHARCOT, vous en contera tout le charme, vous dira que l'énergie et la bravoure légendaires de CHARCOT cachaient une exquise sensibilité, un cœur qui savait se pencher sur toutes les misères, sur toutes les douleurs. Si tous l'admiraient, il était aimé de tous.

Hélas ! La campagne de 1936 se termine dans le deuil. CHARCOT est vaincu par cette mer qu'il avait tant aimée et si souvent domptée.

Cher et grand CHARCOT !

Votre gloire, si haute, si noble, si pure nous est un réconfort. Et, si quelque chose pouvait tempérer notre douleur, c'est bien la certitude que votre œuvre reste impérissable ; que votre nom s'ajoute

aux noms qui ont étendu le rayonnement de notre Muséum National, aux noms qui ont fait la grandeur de notre Patrie.

Cher et grand CHARCOT !

Vous avez tout sacrifié à la recherche désintéressée ; vous avez tout sacrifié, même votre vie, à un splendide idéal ; pour vous, avec fierté, nous revendiquons ces nobles paroles d'Augustin Thierry : « Il est au monde une chose qui vaut mieux que la fortune, mieux que les honneurs, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la Science. »

MESSAGE DE M. P. RIVET.

Professeur au Muséum national d'Histoire Naturelle.
Directeur du Musée de l'Homme actuel et de l'Homme fossile.

Je n'évoquerai ni le géographe, ni le naturaliste, ni le marin ; je ne célébrerai ni la belle unité de sa vie, ni la grandeur de sa mort ; j'essayerai de vous dire en quoi et pour quoi celui à qui nous apportons ce soir un hommage unanime était, avant tout et par-dessus tout, un homme délicieux et charmant.

Au seuil de la vieillesse, Charcot avait conservé toute la fraîcheur de sentiment et d'impression, le rare privilège de l'émerveillement de la jeunesse. Lui qui avait tant vu, tant osé, tant contemplé, avait devant la vie et ses spectacles, le regard ravi de celui qui les découvre pour la première fois. L'âge n'avait pas usé cette faculté d'admirer, de s'enthousiasmer qui se tarit si vite chez la plupart d'entre nous. Chacun de ses voyages était pour lui comme une merveilleuse aventure, dont l'attrait n'était pas émoussé par le voyage antérieur. Les paysages qu'il retrouvait, les risques qu'il affrontait, gardaient pour lui le goût délicieux de la nouveauté. Il ignorait, comme un novice, l'amère impression du déjà vu, du déjà senti. Son allégresse de vivre, d'agir, de regarder, restait toujours égale à elle-même. Grâce à ce don, qui fait les grands poètes, lui, le vétéran, restait jeune parmi les jeunes ; il restait le contemporain de ceux qui, venus après lui, profitaient de son expérience ; sans effort, son beau visage s'éclairait de la même joie constamment renouvelée et son regard clair brillait du même éclat qu'au jour du premier départ. Les jeunes l'aimaient parce qu'il était à eux, semblable à eux, parce que jamais son visage n'opposait à leurs élans l'impassibilité désabusée et hautaine que la vieillesse affecte trop souvent.

Entre eux et lui, du premier coup, c'était la communion parfaite, sans effort, dans les mêmes réactions de l'esprit et du cœur.

La vie avait passé sur cet homme, sans épuiser sa réserve d'enthousiasme, sans saturer sa capacité d'émotion. Elle était pour lui un perpétuel renouveau.

Comme ces belles médailles de l'antiquité qui ont traversé les âges en conservant leur relief, Charcot avait parcouru la vie sans prendre l'aspect fruste de l'âge, sans perdre aucune de ses qualités innées. Voilà pourquoi il était resté bon, comme nous le sommes tous en naissant, instinctivement.

Il aimait passionnément ses semblables et cet amour le portait tout naturellement vers les plus humbles, sans prendre jamais la forme altière de la condescendance.

Charcot, si profondément humain, devait, tout naturellement, s'intéresser, encore davantage qu'à la nature, aux êtres qui l'animent, encore davantage qu'au décor, aux acteurs qui s'y agitent. Plus que toutes autres terres, le monde polaire offrait à sa curiosité affective le spectacle d'une humanité singulièrement émouvante. Là-bas, la lutte est de chaque jour entre un milieu hostile et les races, qui, au prix de mille efforts, sont arrivées à s'y adapter. Charcot avait senti la grandeur de ce combat incessant et son admiration pour les Esquimaux n'égalait que l'affection qu'il leur avait vouée. Je le vois encore, suivant les péripéties du drame que son ami, son émule, Knud Rasmussen, avait fixées, de si merveilleuse façon, dans le film *Kayak*. Assis à ses côtés, je suivais dans ses yeux toutes les émotions de son cœur ; tous ces acteurs, il les reconnaissait, les uns après les autres ; il savait leur nom. Dans chacun d'eux, il retrouvait un ami dont il avait sans doute reçu les confidences ou soulagé les misères.

Nous, ethnologues, nous avons donc le droit de revendiquer Charcot comme un des nôtres. Car, en vérité, il faut, avant tout, aimer passionnément les hommes pour les comprendre et les aider.

Je sais aussi la reconnaissance qu'il gardait pour la vaillante nation qui, ayant pris en tutelle le peuple esquimau, a accompli sa tâche avec un dévouement et un désintéressement admirables. Avec quelle émotion, il me parlait des efforts des Danois, pour préserver, sans le moindre esprit de lucre, les tribus du Groënland.

Et je suis certain qu'en cette heure où tous ensemble nous rendons à notre grand disparu un solennel hommage, Charcot m'aurait reproché de ne pas associer dans cet hommage le gouvernement d'un petit pays qui a donné aux grands peuples d'Europe le magnifique exemple d'une œuvre colonisatrice incomparable et inégalée dans son esprit et dans ses résultats.

MESSAGE DE M. J.-L. FAURE

Membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine,
Professeur honoraire à l'Académie de Médecine.

Maintenant que les flots de la mer d'Islande ont consommé le drame qui a ému le monde entier, je ne saurais mieux répondre à l'honneur qu'on me fait d'invoquer mon témoignage, que de reproduire tout simplement ici ce que j'ai dit de celui qui n'est plus, en tête du livre que j'ai consacré à notre croisière de 1932.

M. MAURAIN qui, comme moi, en a été le témoin, veut bien me remplacer dans cette glorification de notre ami, où j'ai le chagrin de ne pouvoir assister :

« Et maintenant que j'en suis revenu, maintenant que je sais ce que c'est qu'une croisière en mer sur un petit navire construit pour les glaces polaires, et que la lutte avec les flots, les vents et les tempêtes, — et même avec les glaces, — et les nuits sur la passerelle entre la carte et le compas, parfois sous le ciel étoilé, mais aussi sous la pluie glacée, dans le vent qui souffle en rafales et dans la brume aveugle, mur ténébreux qui cache le mystère ; — maintenant que je sais que tout cela n'est rien, à côté de la nuit polaire et du froid qui glace les membres, et de l'isolement et de la catastrophe qui guette à chaque instant... Maintenant que j'ai vu, j'ai le droit de parler, — et je parle avec le respect qu'ils méritent de ceux qui nous donnent l'exemple, et qui, pour le bien de la science, s'en vont d'eux-mêmes au-devant des souffrances, et travaillent dans la douleur !

Et quand on sait l'histoire, en même temps splendide et terrifiante, du martyrologue sublime des héros des glaces polaires, on se sent remué par la foi de ces hommes dans un invincible idéal, et par le courage qu'ils mettent à le poursuivre jusqu'au bout, et trop souvent jusqu'à la mort.

Nous possédons en France un de ces hommes, et nous n'en avons qu'un ! Deux fois, alors qu'il était jeune encore, avec des moyens trop précaires, il a eu la fermeté d'âme d'aller s'enfermer pour un an, et par la nuit sinistre, dans les glaces de l'Antarctique, au risque de ne pas revenir.

Cet homme, c'est CHARCOT ! Il aurait pu vivre tranquillement l'existence facile de ceux que les hasards de la naissance ont jeté dans la vie, parmi l'élite des heureux devant lesquels s'ouvrent toutes les portes et s'abaissent toutes les barrières.

Il en a voulu autrement ! Il a préféré sacrifier son repos, sa fortune, la tranquillité de sa vie, à la poursuite de son rêve. Il a voulu que son nom, — que le nom de son père, conquérant de la science, fût inscrit parmi ceux des conquérants de la terre, — et il a ajouté ce nom aux noms de ceux qui ont reculé les horizons marqués sur la carte du monde !

Il pouvait dormir dans sa gloire, après ce qu'il a fait. Car il s'était déjà, depuis plus de vingt ans, montré digne du nom qu'il porte. Il aurait pu, comme le laboureur ayant terminé sa journée, s'asseoir sur le bord du chemin. Il a préféré travailler encore, et presque chaque année, il recommence à batailler ! Et je l'ai vu, à l'âge où l'on a bien droit au repos, monter dans la hune mouvante et rester sur la passerelle à l'heure du péril, et parmi les vents déchaînés.

Voilà ce qu'il a fait et voilà ce qu'il fait encore.

Quand un homme donne cet exemple, je me découvre devant lui ! »

MESSAGE DE M. CH. MAURAIN

Membre de l'Institut,
Doyen de la Faculté des Sciences.

La mort de CHARCOT dans le naufrage du *Pourquoi-Pas* a été un deuil, en même temps que pour les siens et pour ses nombreux amis, pour le pays tout entier et pour la science. CHARCOT a accompli en effet, au service de la France et au service de la science, une œuvre très belle et très fructueuse. Grâce à son initiative, à son énergie, à son désintéressement, le pavillon français a parcouru maintes fois les mers arctiques et antarctiques ; il a dirigé des expéditions, des explorations, des observations prolongées, dans ces régions glacées, payant de sa personne sans ménagement ; avec lui ont travaillé là-bas marins, physiciens, naturalistes. La plupart des travaux français dans les régions polaires depuis le début du siècle lui sont dûs.

Les expéditions pénibles et dangereuses vers les pôles ont l'attrait qui dirige les alpinistes vers les hauts sommets, et, même s'il n'y avait là qu'une sorte de noble sport où les qualités d'aventure et d'héroïsme peuvent trouver carrière, on concevrait un idéal y poussant les hommes. Mais ces expéditions présentent un immense intérêt scientifique. Les régions polaires jouent un rôle capital dans les grands phénomènes physiques naturels, circulations océanique et atmosphérique, météorologie, magnétisme terrestre, électricité atmosphérique.

Les courants marins issus des mers polaires portent au loin leurs eaux froides et influent sur la température de telle manière qu'on peut espérer fonder sur leur observation un mode de prévision du temps à longue échéance ; la plupart des cyclones sont dûs au conflit des courants atmosphériques froids venant des régions polaires, et des courants chauds provenant des régions tropicales ; les phénomènes magnétiques et électriques sont particulièrement intenses dans les régions polaires, comme le manifestent par leur fréquence et leur éclat les météores magnifiques auxquels on a donné le nom d'aurores polaires, et c'est là que leur étude est la plus démonstrative. — En somme, les principaux problèmes d'océanographie, de météorologie et de physique du globe nécessitent des observations et des mesures faites sur toute la terre, mais, parmi ces observations, les plus précieuses sont celles qui sont faites dans les régions polaires.

Pour les études biologiques, l'intérêt n'est pas moindre. Les conditions très particulières où sont dans ces régions les organismes vivants, animaux et végétaux, permettent d'y observer leur résistance, leur puissance d'adaptation et leurs modifications, et les fossiles qu'on y trouve sont des témoins des conditions anciennes de la vie et de ses transformations au cours des âges, d'un intérêt spécial pour l'étude des transformations de l'ensemble du globe.

C'est ce qu'avait bien compris CHARCOT, et qui l'a conduit à entreprendre ses expéditions polaires. Ses deux hivernages dans l'antarctique ont eu lieu dans une région pour laquelle on manquait presque complètement jusque-là d'observations scientifiques. Aussi les mesures et les observations qui s'y firent dans tous les domaines scientifiques, océanographie, météorologie, radiation, magnétisme terrestre, électricité atmosphérique, biologie, ont-elles été particulièrement précieuses.

Dans l'arctique, ses nombreuses expéditions n'ont pas été moins fructueuses. CHARCOT emmenait avec lui, dans chacune d'elles, quelques jeunes chercheurs, physiciens, océanographes, naturalistes. Pendant la navigation étaient faites des observations continuelles, sondages, température, salinité, étude du fond, étude des courants, étude des glaces, mesures physiques, recherches biologiques. Pendant les escales ou les séjours du navire, en dehors des travaux qui se poursuivaient sur le bateau ou sur la côte voisine, des expéditions parcouraient le pays, faisant des observations géologiques, magnétiques, biologiques, recueillant des animaux, des plantes, des fossiles, des échantillons, étudiés sur place, ou, après le retour en France, par des spécialistes.

L'ensemble des publications scientifiques résultant des expéditions de CHARCOT forme une œuvre immense et précieuse, un fond où l'on puisera longtemps.

A ses côtés étaient, dans sa dernière campagne, deux jeunes savants dont j'avais pu apprécier la haute valeur lorsque j'étais leur compagnon dans un précédent voyage du *Pourquoi-Pas* au Groënland. Joseph DEVAUX, physicien à l'Observatoire du Pic du Midi, avait passé plusieurs années au sommet de cette montagne, couvert de neige pendant huit ou neuf mois de l'année ; vie rude et austère, consacrée à la recherche scientifique. Il avait repris sur les neiges et les glaces polaires les études qu'il avait longuement poursuivies sur les neiges et les glaces de la haute montagne. Maurice PARAT, Chef des Travaux Pratiques à la Faculté des Sciences, s'était déjà fait un nom dans la science par d'importants travaux de biologie ; très lié avec DEVAUX, il avait fait avec lui au cours des voyages du *Pourquoi-Pas* plusieurs expéditions dans lesquelles les deux amis ajoutaient à leurs recherches personnelles des travaux en commun de géologie et de géographie. Leur disparition a consterné tous ceux

qui fondaient tant d'espoir sur leur jeune talent. Avec eux est mort aussi JACQUIERT, docteur ès-sciences depuis quelques mois, élève comme PARAT de M. WINTREBERT, dont le laboratoire a perdu ainsi du même coup deux de ses meilleurs travailleurs.

CHARCOT était admiré et aimé de ses compagnons. Il était d'ailleurs pour eux un grand exemple. Quoi que vieillissant, il a pris part à toutes les campagnes de son cher navire ; lorsque le bateau naviguait dans les glaces, il était toujours aux aguets, scrutant l'horizon, du pont, ou, quand les choses devenaient sérieuses, d'un poste de vigie, n'hésitant pas, malgré son âge, à gravir les haubans ; par mauvais temps, de nuit comme de jour, il était sur la passerelle. Et c'est là qu'il est mort, le 16 septembre, au cours d'une tempête plus terrible que toutes celles qu'il avait essayées jusqu'alors, terminant dans l'héroïsme une vie consacrée tout entière à une même idée, et telle qu'il n'en est pas de plus belle, de mieux remplie, de plus digne de passer à la postérité.

MESSAGE DE S. E. M. OLDENBURG

Ministre du Danemark à Paris.

Il m'est un grand honneur d'avoir été appelé à prendre la parole, ce soir, à cette manifestation organisée pour commémorer le glorieux souvenir de Jean CHARCOT et de ses compagnons ; je m'associe de tout cœur à cette manifestation.

Il m'est aussi un très cher devoir, en cette occasion solennelle, de rendre hommage au grand défunt, — homme de volonté, de bonté, de droiture, — et d'exprimer les sentiments que le peuple danois tout entier a toujours ressentis pour sa personne et pour son œuvre de son vivant, sentiments de deuil et d'émotion douloureuse à sa mort.

D'autres ont parlé avant moi, avec beaucoup plus d'autorité et de compétence, de la haute valeur de ses recherches scientifiques dans les zones arctiques et de ses expéditions annuelles qui, grâce à son esprit animateur et à la collaboration des savants et artistes qui l'accompagnaient, ont donné une si riche moisson de découvertes géologiques et de documents géographiques, sans oublier sa puissante collaboration à l'expédition d'organisation de la participation de la France à l'Année Polaire.

Il y a douze ans environ que CHARCOT vint, pour la première fois, au Groënland et qu'il connut cette île immense à laquelle il voua, depuis lors, une grande partie de ses efforts et tout son intérêt. Il avait déjà derrière lui une glorieuse carrière, riche de l'expérience de ses voyages antarctiques et dans les mers nordiques où il fit des études autour des Iles Féroé, à Rockhall, à Jan Mayen et aux Hébrides. Ce fut le jeu du hasard et des circonstances qui le conduisit au Groënland et non un plan préconçu qui lui fit visiter, la première fois, en 1925, les côtes étendues de notre colonie.

N'est-ce pas un fait caractéristique que ce sont des sentiments humains et le sens de solidarité internationale entre les explorateurs arctiques qui conduisirent Charcot au Groënland ?

Pendant son voyage de 1925 il avait appris que l'expédition danoise à Rosenvinge Bugt, dirigée par Bjerring Petersen, ne répondait plus aux appels de la T. S. F. et se trouvait sans doute en danger. CHARCOT, n'écoutant que sa généreuse ardeur, décida, sans aucune hésitation, d'aller à son secours malgré toutes les difficultés que dressaient la dureté du climat et la banquise. Et il y arriva.

Ce fut pendant cette première visite au Groënland qu'il connut le district d'Angmagssalik et de Scoresbysund qui devint, pendant toutes les années suivantes, l'objet de ses recherches et de son intérêt particulier. C'est là qu'il apprit la fondation, à Angmagssalik, d'une nouvelle colonie danoise par l'explorateur danois Ejnar Mikkelsen qui avait transféré sur l'inhospitalière côte orientale quelques tribus esquimaux de la côte ouest où elles étaient établies depuis des générations.

Son intérêt fut captivé, dis-je, par cette race primitive, aimable et diligente qu'est la race esquimau. C'est ici qu'il apprit aussi le système et les principes qui sont la base de l'administration coloniale du Danemark. Permettez-moi, en toute modestie, de dire deux mots à ce sujet.

L'administration coloniale danoise n'est pas fondée sur le principe d'exploitation des indigènes par les pays colonisateurs. Le principe fondamental de notre politique coloniale est d'éduquer la population indigène, de lui enseigner à se suffire à elle-même, d'exploiter elle-même les ressources du pays, de se gouverner elle-même.

Au cours des temps, les Danois ont essayé, sinon toujours avec un égal succès, du moins avec persévérance et sans égoïsme, d'appliquer ce système et de guider le peuple esquimau pour traverser les écueils de la civilisation qui, dans des conditions semblables, se sont montrés fatals à tant d'autres populations. Mais ce principe ne peut pas être mené à bien sans une protection rigoureuse des tribus indigènes, protection que le contact avec la civilisation de la race blanche rend encore plus nécessaire. S'il faut leur porter les fruits de la civilisation, il faut aussi les protéger contre les maux qui suivent la civilisation, contre les vices, contre les poisons et contre les contagions.

Ce système que le Danemark, conscient de toutes ses responsabilités envers les indigènes, a suivi pendant plusieurs générations, gagna la vive sympathie et même l'admiration de CHARCOT. Toujours il se fit le champion des points de vue sur lesquels est basée cette colonisation, toujours il mettait ces points de vue en avant et se faisait leur défenseur ; lui-même se conformait scrupuleusement aux règles, quelquefois un peu rigides, que nous avons dû établir dans l'intérêt des Esquimaux et essayait d'engager les autres à faire de même.

Les indigènes sentaient qu'ils avaient trouvé en lui un grand ami paternel. Ils l'aimaient, ils l'adoraient, ils comprenaient cet homme de cœur, même sans l'aide de la parole. Les hommes primitifs ont souvent un instinct très sûr. Chaque année, quand le soleil revenait après la longue nuit polaire, ils commençaient à guetter le *Pourquoi-Pas ?* et à parler de ce grand ami qui leur apportait de son pays lointain de petits cadeaux, de petits joujoux pour leurs enfants.

C'était la dernière fois, cette année, qu'il voulait aller au Groënland avec le *Pourquoi-Pas* ? Il considérait ce voyage comme la fin de sa carrière.

Peu de jours avant son départ il est venu me voir et m'a parlé, sur un ton de tristesse, de ce dernier voyage, dernier d'une série qui avait remplie une si grande partie de sa vie, de son activité et de ses pensées !

Il m'a aussi exprimé toute sa joie de l'invitation que le Gouvernement danois lui avait adressée de venir à Copenhague en rentrant du Groënland. En effet, mon Gouvernement l'avait prié de venir encore une fois au Danemark pour lui dire combien il était sensible à toute sa profonde amitié. On préparait une série de fêtes et de manifestations en son honneur. Il devait être reçu à l'Université de Copenhague et recevoir de la main du Président de la Société Royale de Géographie, le Prince Héritier, la Médaille d'Or de la Société.

J'étais moi-même allé à Copenhague pour assister à ces manifestations. Nous attendions avec impatience le télégramme qu'il devait nous envoyer, comme convenu, pour fixer la date exacte de son arrivée.

Hélas ! le message fut tout autre : « Charcot péri avec son navire et tous ses compagnons, sauf un : » Il était tombé, mais tombé au Champ d'Honneur comme un vaillant soldat.

Le correspondant d'un journal de Paris qui se trouvait à Copenhague pouvait télégraphier à son journal : « Le deuil et l'émotion au Danemark n'auraient pu être plus grands, ni plus sincères, s'il eût été l'un des leurs. »

Le Danemark gardera toujours un fidèle souvenir de son grand ami, Jean CHARCOT, ce noble fils de la France. Honneur à sa mémoire, honneur à la terre française qui nourrit toujours des enfants dignes de son glorieux passé !

DISCOURS DE M. LE MINISTRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,
MESDAMES,
MESSIEURS.

Vous venez d'entendre les voix autorisées auxquelles il appartenait de faire revivre ce soir devant vous le grand savant et l'homme d'action que la France a perdu le 16 septembre dernier, dans les circonstances les plus douloureuses. Je ne puis rien espérer ajouter à de pareils témoignages, si ce n'est le renouvellement d'un hommage officiel que déjà, par la parole de mon illustre collaborateur Jean PERRIN, le Gouvernement rendait au chef et à l'équipage du *Pourquoi-Pas ?* le 12 octobre, sur le parvis de Notre-Dame.

Près de dix semaines déjà se sont écoulées depuis le drame des côtes d'Islande. Comme il est proche encore et comme il est lointain, dans le tourbillon des événements d'aujourd'hui ! On oublie vite de notre temps et singulièrement les deuils... Or il est significatif que celui-là soit resté vivace dans le cœur populaire et non pas seulement dans la pensée de l'élite d'un monde savant. La cérémonie de ce soir, pour se dérouler quelque temps après les cruelles journées qui ont suivi l'événement brutal et son écho immédiat, ne revêt que plus de grandeur et je voudrais vous exprimer, Monsieur le Président de la République, notre respectueuse gratitude pour votre présence si hautement symbolique. CHARCOT est sorti de l'actualité dramatique ou scientifique pour entrer dans l'Histoire. Il y a pénétré avec la vision tumultueuse de sa fin, en même temps qu'avec la gloire de ses travaux. Son visage se fige déjà pour l'éternité dans l'image qu'en recueillera la postérité. Un personnage de légende se confond avec la stature austère du chercheur. Le premier recul nous le montre mieux ainsi qu'au moment même où, dans l'émotion d'une disparition inattendue, l'opinion lui accordait cette attention passionnée qui se manifeste, surtout hélas ! devant des cercueils.

Les savants éminents qui ont été ses compagnons et ses témoins ont dit tout à l'heure l'ampleur de son œuvre, le caractère précieux des découvertes ou des observations qu'il a léguées au patrimoine

humain comme le meilleur de lui-même et de sa vie. Notre pays lui doit d'occuper dans le domaine des investigations arctiques et antarctiques une place respectable. La carte de terres nouvelles au long des 4.000 kilomètres, l'enrichissement des connaissances physiques, météorologiques, biologiques, ont été les bagages de retour de l'esquif aventureux que devait détruire en quelques instants l'aveugle tempête. Dans l'admirable unité de son existence, le marin courageux qu'il fut pendant la guerre au commandement d'un croiseur auxiliaire, valut le grand savant ou le chercheur intrépide, comme l'homme de science valut l'homme tout court, si bon et si sensible, ouvert aux plus émouvants scrupules, aux délicatesses les plus charmantes, attentif à respecter la vie sous toutes ses formes, dur pour lui-même, indulgent pour les autres, pratiquant comme la forme supérieure de la justice cette bienveillance sans laquelle il n'est point de grands esprits.

Le docteur CHARCOT est mort à 69 ans, après 26 croisières, alors que l'essentiel de ses nobles entreprises était somme toute acquis, sa tâche presque achevée, dans un voyage ultime, à l'heure où pouvait venir enfin pour lui la retraite paisible dans quelque coin ensoleillé de notre belle France. Il est mort à ce moment précis comme s'il n'avait voulu disparaître qu'après avoir terminé pleinement sa mission, comme s'il avait senti venir l'instant de trouver un trépas exceptionnel, à sa mesure, aux proportions de son admirable destin.

En lui et à travers lui, le Gouvernement veut honorer ce soir tant de savants illustres ou modestes, dont beaucoup sont ici, qui, par l'ampleur de leurs connaissances, l'élévation de leur caractère, l'obstination de leurs efforts désintéressés, font la vraie grandeur de la Patrie, le fleuron le plus éclatant de sa couronne et lui donnent aux yeux de l'Univers son visage le plus respecté.

On a souvent dit que nous vivions une époque ingrate, peu fertile en héroïsme. Quelle erreur ou quelle injustice ! C'est que ces héroïsmes des temps nouveaux sont au contraire trop nombreux, trop quotidiens, trop divers, pour imposer à l'opinion banale la fascination qu'ils exerçaient autrefois. C'est qu'au lieu de parvenir, comme jadis, par la tradition verbale, de bouche à oreille, en s'enveloppant à travers l'espace ou le temps, de légende et de respect naïf, ils ne sont plus aujourd'hui que les sèches informations d'une existence fiévreuse et sceptique ; c'est qu'ils paraissent presque dépouillés de leur réalité vivante par l'abondance du détail matériel, par la curiosité, par la discussion. Mais la disparition du *Pourquoi-Pas?* la carrière de CHARCOT, font de notre temps l'égal des périodes les plus mémorables des âges révolus. Son courage n'a pas été celui, déjà si magnifique, d'un instant décisif ou d'un geste extrême. Il a été le lent courage des longues expéditions, le courage solitaire des

déserts glacés, le courage inconnu, dont lui-même dissimulait sur le bateau à ses proches compagnons, le spectacle de chaque instant. Juché sur la « hune mouvante » ou tenant ferme, avec ses 69 ans, le pont balayé de lames, comme courbé dans sa cabine sur ses cartes et ses instruments, à toute heure de la nuit, il ne nous permet pas de séparer les différents aspects de l'épopée qu'il a vécue et qui l'a conduit aux portes de la mort.

Aucun récit littéraire, aucune page de bravoure, ne vaut dans sa simple grandeur le rapport officiel dressé sur les circonstances du naufrage par les services du Ministère de la Marine et que celui-ci me communiquait récemment. Ecoutez ces quelques lignes dont aucun commentaire ne pourrait fortifier le sens :

« Pendant douze heures consécutives de nuit et de tempête, « cinglés par le vent, pénétrés par la pluie torrentielle et les embruns « glacés, trois hommes : CHARCOT, l'officier des équipages LE CON- « NIAT et son second le maître principal pilote FLOURY, conscients « du danger et prêts à y faire face, n'ont pas quitté la passerelle « étroite et éventée du *Pourquoi-Pas?* donnant à tous l'exemple « du calme, du sang-froid et de la vigilance.

« CHARCOT avait longtemps commandé lui-même le *Pourquoi-Pas?* « comme officier de marine de réserve, jusqu'au jour où, atteint par « la limite d'âge, il n'avait plus eu qualité pour le faire. Depuis, « il embarquait comme chef de mission. Il allait avoir 70 ans. C'était « un excellent marin, solide à la mer, rompu aux manœuvres de « mauvais temps.

« Les hommes l'aimaient et l'admiraient. Il s'intéressait à chacun. « Pendant que le *Pourquoi-Pas?* s'enfonçait, il n'a pu retenir de « s'écrier, pensant à eux : « Mes pauvres enfants ! » Jusqu'au dernier « moment, malgré son âge et une nuit épuisante, il est resté debout « sur la passerelle ».

Cette vision, rapportée par un document administratif, illustre, au sens exact du mot, une vie et un exemple.

Devant l'émotion unanime avec laquelle la France a appris, le 17 septembre dernier, la mort du docteur CHARCOT et de ses compagnons, les plus inquiets ont compris que ce pays n'était pas devenu insensible aux grands témoignages de désintéressement et que jamais peut-être, malgré tant de diversités légitimes ou de heurts redoutables, il n'avait été plus uni dans sa fidélité à l'idéal. Chacun, en même temps, a pu avoir la nette perception de ce qu'était la communauté française devant un deuil qui mêlait le souvenir de CHARCOT, de PARAT et de DEVAUX à celui du plus modeste marin, qui confondait les familles des savants et ces vieilles mères bretonnes aux coiffes populaires, les unes et les autres écrasées par la même douleur. Nous vivons une grande époque, que quelques-uns parfois s'ingénient à déprécier ou à méconnaître, mais dont les jeunes générations

sentent plus spécialement la majesté, et qui conserve pour des responsabilités nouvelles, les vertus traditionnelles d'une grande nation. Aux heures de défaillance ou de doute, qui peuvent menacer le plus assuré d'entre nous, le souvenir du docteur CHARCOT et la vision du *Pourquoi-Pas?* dans la nuit et la tempête d'Islande, apporteront un apaisement et une réponse.

HOMMAGE AUX DISPARUS

PAR PIERRE DRACH,

Assistant à la Faculté des Sciences,
Membre des Missions polaires CHARCOT en 1932, 1933, 1934.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,
MESSIEURS LES MINISTRES,
MESDAMES, MESSIEURS,

L'un des plus grands privilèges de ma vie est d'avoir participé à trois campagnes polaires, en mission sur le *Pourquoi-Pas ?*, sous les ordres du Commandant CHARCOT. Au nom des quelques jeunes hommes, qui, aujourd'hui vivants, ont partagé un tel privilège, je viens vous dire ce que furent pour nous CHARCOT et ses compagnons, je viens leur apporter le tribut de notre profonde affection et de notre admiration fervente.

CHARCOT est l'homme qui a fait entrer la France dans l'histoire des découvertes arctiques et antarctiques ; par lui, la France a aujourd'hui une grande place dans cette histoire. Eh bien, cet homme, nous a apporté la révélation du monde polaire avec une très grande simplicité. Il nous a conduit, comme s'il se fût agi d'une croisière en Méditerranée, vers des régions où aucun Français n'eût jamais été, si lui, CHARCOT, n'avait eu depuis longtemps la volonté d'y aller. Il nous a montré les grandes banquises irisées, il nous a permis d'approcher de hautes montagnes dont toutes les cimes sont vierges, il nous a conduit dans le fond des grands fjords, monde surnaturel où le navire évolue dans des cités d'icebergs.

Nous devons à CHARCOT tout cela, nous lui devons bien plus encore : c'est lui qui nous a donné l'exaltation de la découverte dans ces régions à la fois splendides et arides où l'homme ne peut retirer de la nature aucun profit matériel, et où, seule est possible la recherche scientifique et désintéressée.

Mais ce qui ramenait autour de CHARCOT les compagnons de la précédente campagne, les mêmes officiers, le même équipage, ce n'était pas seulement la cinglante nostalgie des horizons polaires, c'était aussi l'irrésistible attrait de cette entité vivante qu'était le *Pourquoi-Pas ?* De cette entité, œuvre de CHARCOT, CHARCOT était

incontestablement le centre ; j'ai quelquefois l'impression qu'il y avait une conscience collective du *Pourquoi-Pas ?* à l'image de celle de CHARCOT, et je ne peux en voir la raison que dans l'extraordinaire rayonnement de cet homme, que tous subissaient, souvent sans le savoir.

Cette puissance de rayonnement était tout d'abord l'effet d'une vigueur physique et d'une endurance que beaucoup d'hommes jeunes pourraient envier. A plus de 65 ans nous avons vu CHARCOT grimper dans les haubans comme un jeune matelot ; il fallait le voir des heures entières au plus haut du grand mât, dans le nid de corbeau, l'œil fixé sur l'horizon pour trouver des passages dans la banquise ; il fallait le voir pendant les dures tempêtes, passer des nuits debout sur la passerelle à côté des officiers de quart, indifférent au froid et aux paquets d'eau qui l'arrosaient ne descendant que le matin dans sa cabine où il s'étendait pour une heure à peine sans même se déshabiller ; CHARCOT trouvait tout cela très naturel et n'en parlait jamais.

A cette endurance héroïque et rare, CHARCOT joignait une jeunesse d'esprit étonnante ; tout l'intéressait ; — il avait tout lu — il n'était blasé sur rien : aux heures des repas, le carré retentissait de discussions souvent passionnées sur les sujets les plus divers ; CHARCOT y prenait une part active, car il aimait beaucoup les jeunes générations ; il évoquait souvent des souvenirs personnels qu'il savait faire revivre avec un charme inouï. Toujours, nous étions étonnés par la largeur de ses vues, par l'universalité de son esprit.

A ces dons merveilleux qui forçaient l'admiration, CHARCOT en joignait d'autres, non moins rares, qui faisaient converger sur lui l'affection de tous ; c'est que, s'il rayonnait d'intelligence et de vigueur, il rayonnait aussi de bonté et de compréhension humaine ; je crois que peu de chefs ont été aussi aimés. Pour tous ceux qui, une fois, furent auprès de lui sur le *Pourquoi-Pas ?*, comme savants ou comme marins, CHARCOT fut un véritable père ; tous pouvaient compter sur lui, — et compter sur CHARCOT, il n'était pas un homme à bord qui ne sut ce que cela voulait dire : c'était la certitude d'un conseil dans les situations difficiles, d'un réconfort dans des moments douloureux ; pour ceux que la misère frappait, c'était une aide matérielle immédiate, une situation ou un emploi trouvé par CHARCOT et souvent au prix de quelles pénibles et fatigantes démarches. Il y avait en cet homme une telle grandeur et une telle générosité que l'idée de rencontrer chez les autres des marques de déloyauté ou d'ingratitude ne l'effleurait pas ; quand malheureusement il était obligé de les constater, il en éprouvait une grande tristesse, comme si cela lui arrivait pour la première fois.

J'ai tenté bien maladroitement, sans doute, de dire ce que, pour nous, fut CHARCOT. J'ai essayé de vous dire sa grandeur et sa sim-

plicité. Mais quand il s'agit d'un homme d'une telle envergure, les mots sont impuissants à évoquer tant ils paraissent usés et affaiblis.

Et maintenant, je vous parlerai de ses compagnons. Et tout d'abord de PARAT et DEVAUX qui furent parmi les plus fidèles et l'accompagnaient régulièrement depuis quatre ans.

Notre grand ami, Maurice PARAT, mort à 37 ans, laisse dans la science un nom déjà grand. A 30 ans, il passait une thèse qui est des monuments de la cytologie, cette science qui cherche les mystères de la vie dans la structure interne des cellules. PARAT devint aussitôt un chef d'école connu dans tous les congrès internationaux. En même temps chef des Travaux à la Faculté des Sciences et chef de Laboratoire à l'Hôpital Broca, il allait achever une série de recherches remarquables sur le diagnostic précoce des tumeurs et des cancers. Les nombreux élèves qui suivaient son enseignement se souviendront longtemps de ses exposés brillants et précis, dans lesquels il leur communiquait son fervent enthousiasme.

Mais, à côté du grand homme de science, il y a aussi chez PARAT un homme pour qui l'action est un besoin, une nécessité vitale : comme homme d'action, comme organisateur, il se révèle en fondant, il y a moins d'un an, le groupement de la Jeune Science dont le but est de réunir les jeunes chercheurs et de coordonner leurs efforts. C'est à lui que ce groupement est redevable de ses directives et de sa grande vitalité. Comme homme d'action également, il se révèle au Groënland ; débarqué sur des terres inexplorées, il sait utiliser au mieux les quelques jours ou les quelques semaines qui lui sont départis. Toujours en tête de cordée dans les ascensions que nous fîmes ensemble, il avait un sens divinatoire des trajets les plus rapides, souvent des seuls trajets possibles. Les études géologiques qu'il a faites dans l'île Milne Land, au fond du Scoresby Sund, resteront parmi les apports scientifiques les plus importants du *Pourquoi-Pas ?*

Malgré la variété et l'intensité de son activité, l'idée que vous auriez de Maurice PARAT serait encore trop incomplète si je ne vous disais l'incomparable ami qu'il a toujours été. Dans ses journées surchargées de travail, PARAT trouvait toujours le temps de rendre service à ses amis et de les aider dans les moments difficiles. En toute circonstance, il pensait aux autres avant de penser à lui-même. Le rescapé LE GONIDEC n'a-t-il pas dit qu'au dernier moment PARAT descendit dans le carré chercher la ceinture de sauvetage du Commandant LE CONNIAT ? Nous reconnaissons là PARAT tout entier, qui, près de la mort, pensait encore aux autres.

Comme Maurice PARAT, DEVAUX est mort au seuil d'une carrière qui s'annonçait très féconde. Son maître, le Professeur MAURAIN, Doyen de la Faculté des Sciences, vous a dit la haute valeur scientifique de DEVAUX. Je vous dirai ce que fut l'ami délicieux, le compa-

gnon tant aimé de nombreuses courses de montagne au Groënland et en Islande. Esprit d'une grande élévation, DEVAUX était surtout un contemplatif ; il aimait par-dessus tout la solitude de son Observatoire du Pic du Midi qui l'éloignait des tristes médiocrités de la vie courante. Quand il quittait son pic, c'était pour embarquer sur le *Pourquoi-Pas ?* où l'attirait un goût profondément enraciné des régions polaires. Tout en DEVAUX portait la marque d'une distinction et d'une qualité rare ; sa modestie naturelle et sa simplicité n'empêchait personne de voir en lui un esprit d'élite et un homme supérieur.

PARAT avait entraîné avec lui un de ses jeunes élèves JACQUIERT. JACQUIERT fut l'un de nos plus charmants camarades de la Sorbonne ; sous un aspect enjoué et frondeur, il cachait une très vive sensibilité ; je l'ai connu pendant sept ans et jamais je ne l'ai vu se départir de sa gaieté entraînante et d'une bonne humeur pleine d'optimisme ; et pourtant, il était de ceux qui luttèrent durement pour assurer leur existence et réaliser leur vocation. Au moment où la mort nous l'a pris, il venait de terminer sa première œuvre, une remarquable thèse de cytologie — et pour la première fois, il avait une situation qui le délivrait de toute inquiétude matérielle et lui permettait les plus grands espoirs.

Le peintre Jean BADEUIL avait fait sa première campagne sur le *Pourquoi-Pas ?* en 1935, comme matelot. Sa vivacité d'esprit et sa compréhension des hommes lui avaient valu immédiatement la sympathie de tout l'équipage sur lequel il avait un véritable ascendant moral. En 1936, il embarquait à titre civil, comme peintre de la mission ; les œuvres qu'il a laissées portent la marque d'un métier accompli et d'un grand talent.

LARRONDE, lui, faisait sa première campagne. Il était depuis plusieurs années bibliothécaire de la Société de Géographie qu'il devait représenter à Copenhague où CHARCOT et son équipage allaient être fêtés à leur retour d'Islande. Tous ceux qui l'ont connu ont été séduits par son charme et son entrain communicatif.

LARRONDE et BADEUIL, je ne vous ai pas connus, mais je vous sais tellement de cette grande famille du *Pourquoi-Pas ?* que votre disparition me touche comme celle des plus grands amis.

Je voudrais maintenant évoquer cet extraordinaire équipage. Son capitaine, l'officier des équipages LE CONNIAT, commandait le *Pourquoi-Pas ?* pour la première fois en 1935. Manœuvrier de premier ordre, il avait appris avec une surprenante rapidité la technique des glaces. Ses hautes qualités de marin, de chef et d'homme de cœur lui avaient rapidement conquis l'équipage. Aux côtés de CHARCOT il était en train de devenir l'un des meilleurs navigateurs polaires.

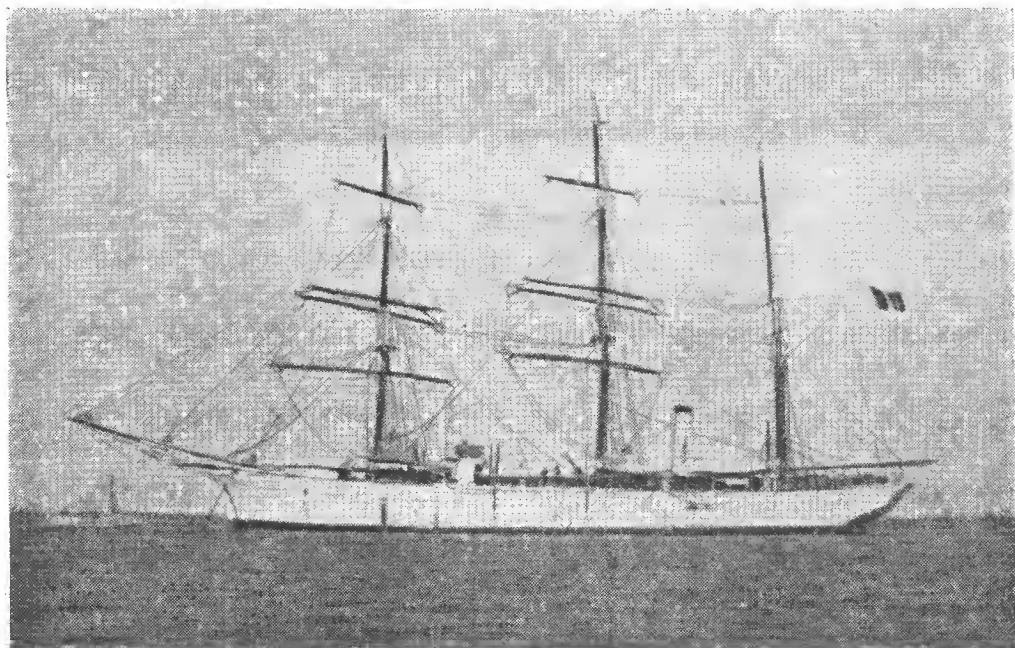
Sous ses ordres les premiers maîtres FLOURY, LE GUEN, BASTIEN et

tous ces jeunes hommes dont l'entrain et le courage ne s'est jamais démenti. Je n'oublierai jamais qu'après des traversées longues et fatigantes, là où d'autres marins avaient le repos et la distraction des escales, ceux du *Pourquoi-Pas ?* devaient souvent effectuer des débarquements difficiles sur des côtes inhospitalières et passer de longues heures à surveiller les glaces flottantes et à les écarter du gouvernail et de l'hélice. Ils ont installé pour nous des campements de montagne qui eussent nécessité des alpinistes endurcis. Je les vois encore, ces petits marins bretons qui n'avaient jamais quitté la mer, porter de lourdes charges sur des éboulis chaotiques et sur d'interminables glaciers. Je n'exagérerai rien en disant qu'ils ont été souvent jusqu'à la limite de ce qui était humainement possible.

C'est que moralement et physiquement l'équipage était à l'échelle de son chef Jean CHARCOT. Tous plus ou moins obscurément sentaient la grandeur de l'œuvre à laquelle ils participaient volontairement, tous sentaient la grandeur du chef.

A ce chef qui nous apparaît avec des proportions titaniques, à ses admirables compagnons, à son équipage d'élite, je tiens à apporter ici le profond hommage de ceux qui ont un jour sur les mers, partagé leurs joies et leurs peines, de ceux qui leur doivent tant et qui auront à jamais devant les yeux l'exemple de leur sublime abnégation.

Mais quelle que soit l'exceptionnelle grandeur de leur destin, toute notre conscience proteste contre leur tragique disparition et celle-ci laisse en nous une blessure qui ne se fermera jamais.



Le Pourquoi pas ?